

MARIEL MAZZOCCO
.....

« Mystique » Histoire et métamorphose d'un mot (XVII^e-XX^e siècles)

En 1925, dans un essai intitulé *Le problème de la mystique*, Maurice Blondel soulignait que toute étude sérieuse du sujet impliquait de commencer par l'examen étymologique et historique du mot « mystique », qui est certes à l'origine de beaucoup de confusion mais qui demeure le seul apte à désigner cet ensemble unique de faits et d'états spécifiquement distincts de tous les autres. Aussi rien de plus regrettable, avouait-il, que

« l'extension ou la dépravation de ce vocable précieusement singulier, qui semble ne laisser personne indifférent, et dont trop fréquemment aujourd'hui on usurpe le prestige ou dont on exploite le discrédit. À tout prix, pour la rigueur du langage et de la science, comme pour le bien des âmes, il est urgent de dissiper les équivoques et les méprises¹ ».

Près d'un siècle plus tard, cette réflexion du philosophe français est encore de grande actualité, et l'Université face à la mystique, devant cet objet apparemment mystérieux et singulier, doit d'abord se demander ce que le mot « mystique » désigne. Il ne sera pas question ici de retracer toute l'histoire du terme, ni de recenser les définitions et les réactions auxquelles il a donné lieu au cours des siècles. Ce qui nous intéresse c'est plutôt de susciter un questionnement, dont la pertinence avait été soulignée par Jean Baruzi lors d'une communication présentée à Rome au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, « de l'emploi légitime et de l'emploi abusif du mot "mystique"² ».

1. BLONDEL Maurice, « Le problème de la mystique », *Cahiers de la nouvelle journée*, n° 3 : *Qu'est-ce que la mystique? Quelques aspects historiques et philosophiques du problème*, Paris, Bloud & Gay, 1925, p. 6. Texte repris par la suite dans BERGER Gaston, BLONDEL Maurice, LAVELLE Louis et al., *Chant nocturne. Saint Jean de la Croix, mystique et philosophie*, textes réunis par M.-J. Coutagne et Y. Périco, Paris, Éditions universitaires, 1991, p. 25-58.

2. Repris in *L'Intelligence mystique*, éd. Jean-Louis Vieillard-Baron, Paris, Berg International, 1985, p. 51-58.

Altéré, parfois déformé et déguisé, au fil des siècles ce mot s'est métamorphosé et chargé de significations nombreuses et très différentes qui font qu'il est désormais employé non seulement dans le domaine religieux, mais aussi dans le champ socio-politique, dans la psychanalyse, dans la littérature, voire dans les médias. Il semble donc impératif de tenter d'atteindre le noyau sémantique premier et fondamental du mot « mystique » afin de proposer une clé pour un emploi légitime de ce terme souvent perçu comme étant fumeux et susceptible de provoquer la méfiance. Il me semble que deux conditions sont nécessaires pour parvenir à éclairer aujourd'hui le sens du mot « mystique » : d'abord, remonter aux sources d'incompréhension qui sont à l'origine des erreurs d'interprétation et des préjugés qui entourent le langage mystique et la mystique en tant qu'expérience ; ensuite, après avoir dégagé le sens du mot « mystique » de ce qui en est la caricature, restreindre son champ sémantique afin d'éviter des acceptions trop larges et des emplois erronés où tout se confond. Ce n'est qu'après ce travail de réappropriation linguistique et sémantique qu'il sera possible d'adopter une approche constructive et d'envisager la dimension relationnelle et interdisciplinaire de l'étude de la mystique dans un esprit d'ouverture.

◆ AUX SOURCES D'UNE « SCIENCE MYSTIQUE »

Comme le suggère la racine verbale grecque *muô*, qui signifie « être fermé, clos », le terme « mystique » trouve son origine dans le silence. En effet dans le contexte initiatique propre aux cultes à mystères, comme celui d'Eleusis, les initiés (*mustês*) devaient fermer les yeux et les lèvres, d'une part car il fallait se taire sur les choses sacrées, d'autre part afin de mieux apercevoir le mystère. Lié à la pratique du secret, le silence était la condition pour l'accès au langage sacré. Si l'on remonte à l'étymologie du mot « mystique » on se heurte donc immédiatement au « mystère », car dans la grécité païenne l'adjectif *mystikos* désignait ce qui est « relatif aux mystères », évoquant quelque chose de secret et d'inaccessible. Les auteurs spirituels chrétiens hériteront de cette tradition terminologique, mais en modifiant le cadre de référence, car si l'adjectif mystique signifiera encore quelque chose de caché dorénavant ce sera par rapport au *Deus absconditus* de l'Écriture et aux mystères de Jésus-Christ. C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre la définition donnée au xv^e siècle par Jean Gerson au début de son premier traité spéculatif de théologie mystique : *mysticum autem absconditum interpretatur*³.

Dans la théologie chrétienne, l'adjectif « mystique » sera employé dans une acception à la fois sacramentelle et scripturaire. Pour ce qui est du premier point, il suffit d'évoquer l'expression *corpus mysticum* qui jusqu'à la moitié du xii^e siècle désignera l'eucharistie, pour s'appliquer ensuite uniquement à l'Église⁴. Quant au deuxième

3. Voir le passage où Gerson évoque le Pseudo-Denys, précisant « c'est pourquoi ce livre s'intitule *La Théologie mystique*, "mystique" signifiant "caché" » (GERSON Jean, *Sur la théologie mystique*, éd. M. Vial, Paris, Vrin, 2008, p. 53).

4. Henri DE LUBAC a retracé l'histoire de cette expression et de son glissement sémantique dans l'ouvrage *Corpus mysticum. L'Eucharistie et l'Église au Moyen Âge*, 2^e éd., Paris, Aubier-Montaigne, 1949.

aspect qui s'inscrit dans l'histoire de l'exégèse chrétienne, il faut remonter à Origène qui considérait que les *arcana* des Écritures pouvaient être pénétrés à condition de s'« élever du texte de l'histoire au sens mystique et allégorique de l'intelligence spirituelle⁵ ». Le Pseudo-Denys l'Aréopagite avait quant à lui inauguré le genre littéraire des « théologies mystiques » relevant de la contemplation apophatique du divin⁶ où le mot « mystique » semblait se perdre dans le brouillard de l'inconnaissance ou clignoter dans « la Ténèbre plus que lumineuse du silence initiateur du secret⁷ ».

Ce n'est qu'à partir du XVII^e siècle que le terme « mystique » se ramifie en des formes nouvelles et commence à proliférer de manière impressionnante. Il se glisse, pour ainsi dire, dans le langage et opère une transformation du champ sémantique. Il peut s'agir d'une simple touche de couleur, comme dans le cas de quelques ouvrages de la littérature dévote de l'époque baroque dont le titre aujourd'hui nous fait presque sourire : *L'abeille mystique* de Nicolas Parent (1639) plutôt que *Le pressoir mystique* de Jean d'Intras (1605) ; ou encore de quelques expressions aux senteurs quasi florales et fruitées telles que la « vigne mystique », la « ruche mystique », le « miel mystique », etc. Bien plus décisive est l'opération de substitution que l'on constate au cœur même du tissu linguistique, car là où auparavant on employait les termes de « spirituel » ou de « contemplatif » on trouve désormais « mystique ». Mais la vraie nouveauté c'est que le qualificatif se cristallise en nom, en substantif, pour dénoter *les* mystiques et *la* mystique. Michel de Certeau a retracé l'histoire de ce mot dans un article célèbre intitulé « “Mystique” au XVII^e siècle. Le problème du langage mystique », paru en 1964 dans les mélanges offerts au père de Lubac⁸. Je me bornerai donc à insister sur le fait qu'au XVII^e siècle le mot « mystique » désigne non seulement une expérience et les sujets de cette expérience, mais aussi et surtout un langage, un *modus loquendi*.

En 1618, dans un petit traité souhaitant offrir « une plus facile intelligence des phrases mystiques » Diego de Jesús, l'annotateur de l'édition espagnole des œuvres de Jean de la Croix, déclarait que le mystique a la permission « de faire entendre son incompréhensibilité et hauteur avec des termes imparfaits, parfaits, surparfaits, contraires et non contraires, semblables et dissemblables⁹ ». Le paradoxe c'est

5. ORIGÈNE, *Homélie sur la Genèse*, II, 1 (trad. fr. L. Doutreleau), Paris, Le Cerf, coll. « Sources chrétiennes », 2003, p. 77.

6. Parmi les nombreuses « théologies mystiques », signalons, au Moyen Âge : la *Theologia mystica* de Hugues de Balma, les *Considerationes de mystica theologia* de Jean Gerson, la *Theologia mystica* de Harphius, etc. ; à l'époque moderne : la *Theologia mystica* (1622) de Juan de Jesús María, la *Theologia mystica, sive contemplatio divina religiosorum a calumniis vindicata* (1627) de Sandaeus, la *Spiritualis sive Mystica Theologia* (1668, en flamand ; 1669, en latin) de Bonifacius Maes, etc. Néanmoins la similarité des titres ne doit pas nous induire en erreur. Par exemple, entre la *Theologia mystica* de Harphius, véritable somme de la mystique rhéno-flamande censurée par le Saint-Office en 1585 et la *Théologie mystique* (1640) de Jean-Pierre Camus, composée dans un but polémique en réaction à l'obscurité du langage mystique, il y a un abîme doctrinal.

7. PSEUDO-DENYS L'ARÉOPAGYTE, *La Théologie mystique*, t. I, 1, dans *Les Noms divins (V-XIII). La Théologie mystique*, vol. 2, éd. Ysabel De Andia, Paris, Le Cerf, coll. « Sources chrétiennes », 2016, I, 1, p. 293.

8. Voir CERTEAU Michel de, « “Mystique” au XVII^e siècle. Le problème du langage mystique », in *L'Homme devant Dieu : Mélanges offerts au Père Henri de Lubac*, vol. 2, Paris, Aubier, 1964, p. 267-291.

9. DIEGO DE JESÚS, *Notes et remarques en trois discours pour une plus facile intelligence des phrases mystiques et doctrines spirituelles de notre père*, in *Cœuvres spirituelles du B. P. Jean de la Croix*, trad. René Gaultier, Paris, Sonnius, 1628, p. 153 et suiv.

que ces mots *mystiques* censés éclairer la mystique créent une tension lexicale qui aboutit souvent à une sorte de bruissement de la langue, voire au silence même du langage, qui témoigne l'impossibilité d'exprimer l'ineffable. D'où parfois la nécessité de rassembler tous ces mots dans un véritable dictionnaire mystique, tel que la *Pro theologia mystica clavis* de Sandaeus qui se proposait de fournir une clé pour pénétrer dans ces régions linguistiques inexplorées¹⁰. Cette langue demeurerait d'ailleurs assez mystérieuse aux théologiens, au point de la considérer un « assemblage de paroles métaphoriques, impropres, affectées, recherchées [...] », n'ayant pour objet que « des transformations, des déifications, des déiformités¹¹ », comme le disait en 1657 le carme Chéron dans son *Examen de la théologie mystique*, s'insurgeant contre l'obscurité du langage de ceux qu'il dénommait les « Mystiques récents » et que Bossuet plus tard, lors de la querelle sur le pur amour, apostrophera de « faux mystiques¹² ».

À la fin du Grand Siècle, après plusieurs années d'acharnement et de censures contre les mystiques et leur langage, ce mot acquiert une nuance péjorative, au point que chez Boileau¹³ mystique rimera avec fanatique. Au « crépuscule des mystiques », après « l'invasion mystique¹⁴ », le mot « mystique » est désormais devenu ambigu : considéré suspect par les gardiens de la doctrine, face à l'esprit scientifique il devient aussi la cible de moquerie en raison de son caractère apparemment irrationnel. Ainsi en 1700 Pierre Poiret soulignait, à regret, que la qualification « mystique » est « employée par de certaines gens quand ils veulent marquer quelque chose avec dérision ». Cependant, ajoutait-il, ce terme « n'a de soi rien de ridicule et il porte même son apologie avec soi ; car il signifie caché, secret, et par conséquent, une chose qui n'est pas pour tout le monde et qui est intérieure et spirituelle¹⁵ ».

Cette attitude se retrouve de manière intermittente jusqu'au XXI^e siècle et à mon avis elle repose sur un problème de communication. Les mystiques¹⁶ revendiquent leur science, une « science mystique », « expérimentale », « séparée des autres », qui possède son propre style, sa propre grammaire spirituelle ; une science « qui s'apprend plutôt en voulant ignorer ce qu'on sait, qu'en voulant et désirant apprendre des

10. SANDAEUS Maximilianus, *Pro Theologia mystica Clavis elucidarium onomasticon vocabulorum et loquutionum obscurarum...*, Cologne, ex Officina Gualteriana, 1640.

11. CHÉRON Jean, *Examen de la théologie mystique*, Paris, E. Couterot, 1657, p. 51.

12. C'est en 1697 que Bossuet publie *L'Instruction d'oraison où sont exposées les erreurs des faux mystiques de nos jours*. Voir aussi la lettre qu'il adresse en mars 1696 à Louis Tronson pour lui rappeler qu'il faut « se rendre attentif aux équivoques des nouveaux auteurs, qui, en faisant semblant de tout accorder, réservent tout le venin dans de petits mots ambigus » (*Correspondance de M. Louis Tronson*, éd. Louis Bertrand, Paris, Lecoffre, 1904, t. III, p. 506).

13. Épître XII, dans *Ceuvres de Nicolas Boileau Despreaux*, Amsterdam, chez D. Mortier, 1718 : « C'est ainsi quelquefois qu'un indolent Mystique, / Au milieu des péchés tranquille Fanatique, / Du plus parfait Amour pense avoir l'heureux don ; / Et croit posséder Dieu dans les bras du Démon. »

14. D'après le titre du tome II de *l'Histoire littéraire du sentiment religieux en France* (1921) de Henri Bremond et du titre de l'ouvrage de Louis Cognet, *Crépuscule des mystiques. Le conflit Fénelon-Bossuet* (1958).

15. POIRET Pierre, *Écrits sur la théologie mystique* (1700), éd. Marjolaine Chevallier, Grenoble, J. Millon, 2005, p. 45.

16. Voir notamment SURIN Jean-Joseph, *Guide spirituel*, éd. M. de Certeau, Paris, Desclée de Brouwer, 1963, p. 178 et 268.

choses nouvelles », comme le soulignait l'écrivain spirituel Jean Blanlo¹⁷. C'est une « sagesse d'expérience et non une sagesse de doctrine¹⁸ », avait écrit Martin Luther en 1516 dans une note à propos de Tauler. Et cette science, comme le précisait Pierre de Bérulle, « confond les philosophes et les théologiens mêmes, s'ils sont vains et arrogants, et surmonte toute autre science qui est plus matérielle que spirituelle, si on la compare à celle-ci tant elle est haute en sa petitesse et lumineuse en sa simplicité. Cette science est proprement une science spirituelle¹⁹ ».

La mystique fut toujours suspectée et accusée d'hérésie ; le problème c'est que les accusateurs et les accusés ne parlent pas le même langage et donc ne peuvent s'entendre. En 1943 Nicolas Berdiaev avait insisté sur le fait que

« les heurts perpétuels entre mystique et théologie viennent de ce qu'elles parlent des langues différentes, et qu'il est impossible d'établir un système de correspondance entre les deux lexiques. Lorsqu'on prétend traduire l'expérience du mystique en langage théologique, on l'accuse aussitôt d'hérésie²⁰ ».

Si le langage est différent, toutefois l'objet est le même. Les mystiques ne sont pas des initiés et ne professent pas d'ésotérisme ; ils ne revendiquent pas d'autres vérités mais ils les expriment et les vivent autrement : *non alia sed aliter*.

◆ MYSTIQUE ET MYSTICISME

En plus du langage, une autre source majeure d'incompréhension concerne la manière dont la mystique est perçue, et plus précisément la phénoménologie de cette expérience. Il faut en effet faire attention à ne pas déformer et caricaturer le sens du terme « expérience » lorsqu'il se réfère à la mystique. Alors que les témoins et les « juges » se concentrent sur les « anatomies fantastiques » et sur toute sorte de « végétation physiologique » et « maladie baroque » – pour reprendre des expressions de Michel de Certeau²¹ –, les écrivains mystiques, eux, se concentrent sur « l'anatomie de l'âme²² ». Il s'avère en outre que les mystiques eux-mêmes ont souvent critiqué l'aspect charismatique de l'expérience mystique. C'est d'une façon très lucide qu'en 1645 Jean-Jacques Olier dans un petit traité sur la *Possession*

17. BLANLO Jean, *Enfance chrétienne*, Paris, chez la veuve de D. Thierry, 1665, p. 33. Édition critique de cet ouvrage à paraître prochainement aux éditions Champion, dans la collection « Mystica ».

18. LUTHER Martin, *Randbemerkungen zu Tauler* (1516), in *Luthers Werke in Auswahl*, éd. Otto Clemen, Bonn, A. Marcus und E. Weber's Verlag, 1912-1913, V, p. 306 : « *Unde totus iste sermo procedit ex theologia mystica, quae est sapientia experimentalis et non doctrinalis.* » Rappelons qu'à la même époque (1516 et 1518) Luther édite la *Theologia deutsch*.

19. BÉRULLE Pierre de, *Mémorial de quelques points servant à la direction des Supérieurs* in *Ceuvres complètes*, vol. 8, Paris, Le Cerf, 1998, p. 383.

20. BERDIAEV Nicolas, *Esprit et Réalité*, Paris, Aubier-Montaigne, 1943, p. 166. Le texte se poursuit ainsi : « Le mystique parle par paradoxes, il n'use point de concepts ni ne soumet sa pensée au principe d'identité. Le théologien, au contraire, dans un effort d'ailleurs vain, tâche à rationaliser son vocabulaire, à exclure les contradictions. C'est pourquoi il est si difficile d'exprimer la mystique dans la langue théologique ou dans celle de la métaphysique abstraite, sans aboutir ainsi à de constantes déformations. »

21. CERTEAU Michel de, « Historicités mystiques », *La Fable mystique (XVI^e-XVII^e siècle). II*, Paris, Gallimard, 2013, p. 26.

22. D'après le titre du traité spirituel, paru en 1635, du capucin Constantin de Barbanson, qu'a repris Mino Bergamo, *L'Anatomie de l'âme. De François de Sales à Fénelon*, Grenoble, J. Millon, 1994 (1991).

divine resté longtemps inédit donnait des marques de la vraie et fausse union mystique, s'adressant spécialement à ceux qui accordaient beaucoup d'importance aux « visions, révélations et autres semblables accidents grossiers hors de la foi pure, simple et naïve²³ ». Ces phénomènes extraordinaires n'étaient, selon le fondateur de Saint-Sulpice, qu'un ensemble de « petites choses », des « petits dons » ou encore « des jouets qui servent à attirer l'amour des enfants²⁴ », parfaitement inutiles aux âmes avancées dans les voies de l'intériorité. Plus tard, Madame Guyon insistera elle aussi sur le fait qu'il faut empêcher aux âmes « de s'arrêter aux visions et aux extases, parce que cela les arrête presque toute leur vie²⁵ ».

Au début du xx^e siècle le psychologue et philosophe américain William James avait observé que ces phénomènes merveilleux n'ont pas essentiellement de signification mystique :

« Je n'ai rien dit des hallucinations visuelles et auditives, des faits d'automatisme verbal et graphique, des phénomènes merveilleux du mysticisme, car ils se présentent fort bien chez des hommes dont l'esprit n'a rien de mystique. C'est l'illumination intérieure qui est selon nous la marque de l'état proprement mystique²⁶. »

Ces phénomènes sont donc « les à-côté de la vie mystique », comme le soulignera Henri Bremond²⁷, des « purs accessoires ». La mystique habite à l'intérieur, elle naît dans les régions invisibles de l'esprit. Mais si l'on prête attention uniquement au côté accidentel et extrinsèque, c'est-à-dire à la manifestation extérieure, exceptionnelle, d'une expérience qui, elle, est entièrement intérieure, la mystique apparaît comme un objet irrationnel. Soumise à l'observation scientifique, comme s'il s'agissait d'une excroissance pathologique, elle se soustrait à la sphère de l'intelligible.

23. OLIER Jean-Jacques, *Tentations diaboliques et possession divine*, éd. Mariel Mazzocco, Paris, Champion, coll. « Mystica », 2012, p. 127-128. Voir aussi l'opuscule spirituel *De la conduite de la foi* où Olier explique que « les révélations sont des égarements de la foi, c'est un amusement qui ôte la simplicité vers Dieu » (in *Introduction à la vie et aux vertus chrétiennes*, avec une seconde partie inédite *De la conformité à l'extérieur des mystères*, éd. Mariel Mazzocco, Paris, Champion, coll. « Mystica », 2016, p. 318).

24. *Ibid.*, p. 177.

25. GUYON Jeanne-Marie, *La Vie par elle-même*, éd. Dominique Tronc, Paris, Champion, 2014, t. I, p. 201. Voir aussi quelques lignes plus haut, lorsqu'elle précise que l'oraison est « bien au-dessus des extases, et des ravissements, des visions, etc., parce que toutes ces grâces sont bien moins pures » (p. 200). Dans la seconde partie de sa vie, lorsqu'elle décrit « l'état de vastitude » propre à l'union avec Dieu dans la foi nue, elle ajoute que « l'âme connaît alors que tous les états des visions, révélations, assurances, sont plutôt des obstacles qui ne servent à cet état qui est bien au-dessus » (p. 448).

26. JAMES William, *The Varieties of religious experience: a study in human nature* (1902); *Les formes multiples de l'expérience religieuse. Essai de psychologie descriptive*, Chambéry, Éd. Exergue, 2001, p. 384. Pour employer utilement le mot « mystique », qui à son avis était un terme « ambigu, peu maniable », James le définissait par quatre traits caractéristiques : Ineffabilité, Intuition, Instabilité, Passivité (cf. *ibid.*, p. 364-365).

27. BREMOND Henri, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. III (1921), nouvelle éd. dirigée par François Trémolières, Grenoble, Jérôme Millon, 2006, p. 846 et 850. Voir aussi MARÉCHAL Joseph, « Sur quelques traits distinctifs de la mystique chrétienne », *Revue de philosophie*, n° 12, 1912, p. 441 : « Les visions, de quelque nature qu'elles soient, n'expriment point l'essence du mysticisme » ; et BARUZI Jean, « Saint Jean de la Croix et le problème de la valeur noétique de l'expérience mystique » (1925), in *L'Intelligence mystique, op. cit.*, p. 64 : « L'expérience mystique ne doit pas être considérée comme liée aux visions et aux révélations. »

Pourtant la mystique ne porte pas sur l'irrationnel ou sur l'illusion. Ce n'est pas le « rêve désespéré et ambitieux » dont parlait Victor Cousin²⁸. Au contraire, selon Victor Delbos, « la pensée du mystique contient plus de réalité véritable que toutes les spéculations des métaphysiciens²⁹ », et en tant qu'expérience la mystique n'échappe pas à l'examen critique de la raison. Si l'on s'arrête à l'aspect extérieur, critiqué par les mystiques eux-mêmes qui au contraire réclamaient les vastes solitudes du néant et le silence de la cime de l'âme, on oublie, comme le notait Henri Bergson³⁰, la « santé intellectuelle » que l'on retrouve chez les mystiques. Ainsi le mot mystique vire au ridicule, voire au grotesque, et fait l'objet d'une mise en scène, comme le proclame Aglié, l'inquiétant personnage du roman d'aventure *Le pendule de Foucault* d'Umberto Eco : « Le mystique est utile parce qu'il est théâtral, il s'exhibe. » « Phénomène démocratique, sinon démagogique », d'après ce roman le mysticisme ne serait qu'une « forme dégradée de contact avec le divin³¹ ».

En mettant l'accent sur l'aspect extraordinaire, sur ce qu'on pourrait qualifier de merveilleux, on dégénère rapidement vers une mystique de pacotille. C'est le cas notamment du mouvement religieux New Age, bricolage de plusieurs croyances, qui, durant les années 1970-1980, s'est emparé du mot « mystique » en le dénaturant. Insérée dans un contexte de développement personnel, souvent associée à des formes qui relèvent du paranormal (lévitation corporelle, régressions et réminiscences, transmissions télépathiques, sorties astrales métapsychiques, retrait sensoriel), l'expérience mystique se dénature. En adoptant cette perspective l'homme est appelé à devenir Maître de Soi et Seigneur de l'Univers, au lieu que les (authentiques) mystiques ont toujours revendiqué « l'esprit de petitesse », inscrivant leur expérience dans l'horizon d'un don absolu, celui de la foi. Pour être vraie l'expérience mystique ne doit pas être recherchée avec la raison ou provoquée par un mobile extérieur; elle n'est pas non plus une tendance innée ou un mouvement intérieur spontané soumis aux émotions. Étant inscrite dans la logique du don de la foi, personne ne peut juger d'une expérience mystique; dans une telle expérience l'être humain est seul face à l'Autre qui le comble d'une plénitude et d'une certitude absolues dont l'évidence cependant ne peut être démontrée.

Dans son *Introduction à des recherches sur le langage mystique* (1931) Jean Baruzi avait bien souligné que même si la mystique concerne une expérience individuelle,

28. COUSIN Victor, *Du vrai, du beau, et du bien*, 8^e éd., Paris, Didier, 1860, p. 104-105 : « C'est une faiblesse extrême pour un être raisonnable de douter ainsi de la raison, et c'est une témérité incroyable, dans ce désespoir de l'intelligence, de rêver une communication directe avec Dieu. Ce rêve désespéré et ambitieux, c'est le mysticisme. »

29. Victor Delbos, cité par BLONDEL Maurice, in « Le problème de la mystique », art. cité, p. 58.

30. BERGSON Henri, *Les deux sources de la morale et de la religion*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 2013, p. 241 : « On se demande comment [les grands mystiques] ont pu être assimilés à des malades. Certes, nous vivons dans un état d'équilibre instable, et la santé moyenne de l'esprit, comme d'ailleurs celle du corps, est chose malaisée à définir. Santé intellectuelle solidement assise, exceptionnelle, qui se reconnaît sans peine. Elle se manifeste par le goût de l'action, la faculté de s'adapter et de se réadapter aux circonstances, la fermeté jointe à la souplesse, le discernement prophétique du possible et de l'impossible, un esprit de simplicité qui triomphe des complications, enfin un bon sens supérieur. N'est-ce pas précisément ce qu'on trouve chez les mystiques dont nous parlons? »

31. Eco Umberto, *Le Pendule de Foucault*, trad. J.-N. Schifano, Paris, Grasset, 1990 (1988), chap. iv.

« c'est aux textes, et non aux êtres, que nous pouvons avoir recours³² », car la vie mystique de certains individus nous est inaccessible. Il est donc possible d'analyser le langage mystique, de retracer l'histoire de son corpus textuel, de l'interpréter avec des catégories herméneutiques afférant au champ de la philosophie, de l'anthropologie, de la psychanalyse, etc., ou encore de l'étudier comme étant un genre littéraire, en veillant toutefois à ne pas confondre la mystique avec la littérature, ou encore à mêler l'intuition du divin revendiquée par les mystiques avec l'intuition philosophique ou l'intuition artistique et poétique. Le risque est d'aboutir à une vague mysticité, à un « mysticisme sans mystique », selon une formule d'Émile Poulat qui remarquait qu'« en route, nous avons perdu la mystique des mystiques, celle qui nous préoccupait³³ ». Apparu durant le Siècle des Lumières, le néologisme « mysticisme », qui en français et dans les langues romanes n'est pas toujours exempt d'une connotation péjorative³⁴, dénote plutôt une atmosphère, une sorte de fond mystique sur la toile de l'existence. Dans une page du *Traité des vertus*, Jankélévitch exprimait d'une manière très poétique le sens de cette forme de « mysticisme » dégagé de toute adhésion confessionnelle :

« Ce mystère de précision et de familiarité, ce mystère prochain et non lointain, nous le retrouvons chez Vermeer ou dans les intérieurs de Pieter de Hoogh, mais aussi dans l'après-midi immobile que la musique de Debussy évoque pour l'auditeur. Aussi le mysticisme, c'est-à-dire le réalisme du mystère, a-t-il toujours tenu cette limpidité pour ineffable, préférant briser l'un contre l'autre les prédicats contradictoires qui la définiraient³⁵. »

Ce mysticisme laïque faisant abstraction d'une foi religieuse surgit lorsqu'on est saisi à l'improviste par le mystère qui nous entoure et par le sentiment de l'infini qui nous arrache au rythme d'une vie ordinaire en écoutant une musique ou en contemplant une œuvre d'art, un paysage, voire des pierres comme dans le cas de Roger Caillois qui dans la dernière partie de son livre intitulé *Pierres* (1966) décrivait ainsi son expérience personnelle :

« Pour un peu, j'y verrais le germe possible d'une espèce inédite et paradoxale de mystique. Comme les autres, elle conduirait l'âme au silence d'une demi-heure, elle l'amènerait à se dissoudre dans quelque immensité inhumaine³⁶. »

32. BARUZI Jean, « Introduction à des recherches sur le langage mystique », in *Recherches philosophiques*, t. I, 1931-1932, p. 68.

33. POULAT Émile, *Critique et Mystique. Autour de Loisy ou la conscience catholique et l'esprit moderne*, Paris, Le Centurion, 1984, p. 261-262.

34. Dans *Chrétiens sans Église* (1965), Leszek Kolakowski s'interrogeait sur la définition du mysticisme « en faisant abstraction de toutes les façons obscures et désinvoltes d'utiliser ce terme pour désigner en général n'importe quel sentiment religieux ou quoi que ce soit que l'on veut flétrir parce qu'irrationnel ». Il est intéressant d'ailleurs de remarquer qu'il opposait le terme « mysticisme » au terme « mystique » : il faut noter, disait-il, « que ce qui nous intéresse en fait, ce n'est pas la mystique, mais le mysticisme, c'est-à-dire les doctrines théologiques interprétant les expériences mystiques, et non les phénomènes psychiques dont se compose cette expérience, non les pratiques des mystiques ni leurs expériences vécues » (Paris, Gallimard, 1969, p. 31-32).

35. JANKÉLÉVITCH Vladimir, *Traité des vertus, III. L'innocence et la méchanceté*, Paris, Flammarion, 1986, p. 446.

36. CAILLOIS Roger, *Pierres*, Paris, Gallimard, 1966, p. 90-91.

C'est ce que l'écrivain Romain Rolland, dans sa correspondance avec Freud, appelait le « sentiment océanique ». Mais est-ce que « ces extases laïques » (pour reprendre une expression de Pierre Janet³⁷) suscitées par une émotion d'ordre esthétique ou par le mystère de l'existence humaine peuvent être incluses dans la catégorie « expérience mystique » ? Ne court-on pas le risque d'aboutir à une sorte de « mystique sauvage³⁸ » et de perdre le sens profond du mot « mystique » ? La question est de savoir s'il est légitime d'attribuer le terme « mystique » à une expérience athéologique. Dans un compte rendu de *L'Expérience intérieure*, paru en 1943 dans *Les Cahiers du Sud*, Sartre avait défini Georges Bataille « Un nouveau mystique » dans le but de le ridiculiser, se demandant « comment un penseur qui affirme l'absence de toute transcendance peut-il, dans et par cette démarche même, réaliser une expérience mystique³⁹ ».

L'expérience intérieure associée à une forme de spiritualité laïque doit être distinguée de l'expérience mystique au sens fort du mot, qui, elle, est toujours ancrée dans la foi en l'existence d'une altérité réelle avec laquelle l'individu est mis en relation. Plus on élargit son champ sémantique, plus le mot « mystique » (mot déjà lourd et jamais neutre) se prête facilement au malentendu. D'où la méfiance, la suspicion et la caricature qui souvent entourent ce terme, parfois confondu avec quelque chose de magique, lié à l'occultisme, à l'ésotérisme⁴⁰ ou au spiritisme, ou encore à quelque chose de fantastique⁴¹, et donc de farfelu.

◆ MYSTIQUE ET ACTION

Restreindre le champ sémantique afférant au mot mystique ne signifie pas pour autant créer une catégorie réservée à des êtres exceptionnels ou à des individus égarés, isolés voire suspects. « La mystique est une région stigmatisée, écrivait Michel de Certeau, grevée par une dénomination aussi lourde que le sont aujourd'hui celles de "banlieue" et d'"immigré"⁴². » Pourtant bien qu'il vive souvent sous l'anonymat le voyageur mystique n'est pas une sorte de clochard spirituel peuplant une foule de marginaux. Au contraire, il souhaite traverser les chemins inconnus de

37. JANET Pierre, « Les sentiments de joie dans l'extase », *Journal de Psychologie*, n° 22, 1925, p. 494. Du même auteur, voir aussi le premier volume de l'ouvrage *De l'angoisse à l'extase* (1926), qui se présente comme le récit du suivi psychothérapeutique, pendant vingt-deux ans, d'une patiente, une « mystique étrange », qu'il appelle Madeleine.

38. Voir HULIN Michel, *La mystique sauvage. Aux antipodes de l'esprit*, Paris, PUF, coll. « Perspectives critiques », 1993.

39. SARTRE Jean-Paul, *Situations*, I, Paris, Gallimard, 1947, p. 179. Au début de son ouvrage Georges Bataille précisait : « J'entends par expérience intérieure ce que d'habitude on nomme expérience mystique : les états d'extase, de ravissement, au moins d'émotion méditée » (BATAILLE Georges, *L'Expérience intérieure*, in *Œuvres complètes*, t. V, Paris, Gallimard, 1973 [1943], p. 15).

40. Ainsi la sociologue Françoise Champion utilise l'expression « nébuleuse mystique-ésotérique » (voir CHAMPION Françoise, « La "nébuleuse mystique-ésotérique" : une décomposition du religieux entre humanisme revisité, magie, psychologique », in Jean-Baptiste MARTIN et François LAPLANTINE [dir.], *Le Défi magique. Ésotérisme, occultisme, spiritisme*, Lyon, PUL, 1994, p. 315-326).

41. En ce qui concerne l'aspect fantastique, dans la culture pop, le mot « Mystique » renvoie par exemple au nom d'un personnage de fiction d'une série de 1978 appartenant à l'univers de Marvel Comics.

42. CERTEAU Michel de, *La Fable mystique (XVI^e-XVII^e siècle). II, op. cit.*, p. 23.

l'histoire sans perdre son union à Dieu, centre « cosmique » et principe unificateur de tous les individus éparpillés dans les rues. Nous pourrions citer quelques célèbres inconnues telles que la bonne bretonne Armelle Nicolas (1606-1671), la « couturière mystique » de Paris Claudine Moine (1618-1655), ou encore, parmi les contemporains, Jeanne Schmitz-Rouly, épouse et mère de famille, morte à Bruxelles en 1979. Le mystique ne vit pas à l'écart du monde, mais dans le monde. La passivité mystique, comme le soulignait Madame Guyon, est paradoxalement active. L'union mystique n'annule pas l'action, elle y conduit. Hommes et femmes à la fois contemplatifs et actifs, les mystiques sont souvent très engagés dans la vie sociale et politique de leur temps. Quelques-uns d'entre eux, comme Pierre de Bérulle, ont joué un rôle de premier plan dans la politique internationale, d'autres, comme Jean-Jacques Olier, étaient impliqués dans le renouvellement de la société de leur temps. Parmi les grandes figures mystiques du xx^e siècle on peut évoquer l'engagement politique et social de Simone Weil ou la vie de Madeleine Delbrèl, assistante sociale, à partir de 1933, dans la banlieue ouvrière à Ivry-sur-Seine. Dag Hammarjköld, secrétaire général de l'Organisation des nations unies décédé en 1961, nous a livré une très belle définition de cette expérience mystique ancrée dans l'action :

« "L'expérience mystique". Toujours : ici et maintenant – dans la liberté qui se confond avec l'éloignement, dans un silence qui naît du calme. Mais, cette liberté est une liberté en action, ce calme est un calme parmi les hommes. Le mystère est constamment réalité pour celui qui, dans le monde, est libre de lui-même ; réalité dans la calme maturité, dans l'attente accueillante de l'acquiescement. La route vers la sanctification, de nos jours, passe nécessairement par l'action⁴³. »

Le mot « mystique » est un mot de liberté. Loin d'être statique, il se réfère à une réalité en mouvement, celle de l'esprit humain. Il serait donc erroné de paralyser la (le) mystique dans un univers étincelant et fumeux, séparé de la réalité concrète qui nous entoure. Cependant il faut veiller à ne pas se servir du terme « mystique » pour désigner une adhésion à un fait social. Jean Baruzi⁴⁴ avait protesté à juste titre contre un usage illégitime du mot mystique appliqué aux faits collectifs, que ce soit pour désigner, de manière positive mais vague, la mentalité prélogique des primitifs, ou bien pour exprimer d'une façon nettement péjorative la ferveur d'un mouvement politique national-socialiste.

Le premier cas est celui de Lévy-Bruhl, qui en 1910 dans *Fonctions mentales dans les sociétés inférieures* employait ce terme « faute d'un meilleur, non par allusion au mysticisme dans nos sociétés, mais dans le sens étroitement défini où mystique se dit de la croyance à des formes imperceptibles aux sens et cependant réelles⁴⁵ ». Quant au deuxième cas, c'est le texte de Péguy intitulé *Notre jeunesse* (1910) qui a tordu la sémantique du mot « mystique », le chargeant d'une

43. HAMMARJKÖLD Dag, *Jalons*, Paris, Le Félin, 2010, p. 140-141.

44. Voir BARUZI Jean, « De l'emploi légitime et de l'emploi abusif du mot "mystique" », art. cité, p. 52-53.

45. Cf. LÉVY-BRUHL Lucien, *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures*, Paris, Alcan, 1910, p. 30-31. Voir aussi *L'Expérience mystique et les symboles chez les primitifs*, Paris, Alcan, 1938.

signification socio-politique. Péguy se servait du terme « mystique » pour dénoter la ferveur militante et l'engagement désintéressé qui étaient à la source du combat en faveur du capitaine Dreyfus, mais qui par la suite s'est estompé et corrompu. Pour reprendre la terminologie de Péguy, la mystique s'est dégradée en politique : « Tout commence en mystique et finit en politique⁴⁶. » La mystique ici fusionne avec une forme d'idéalisme politique, donnant lieu à un système de représentations imaginaires capable de mobiliser les sujets et de les pousser à l'action sociale et politique. Entre les deux guerres on passe de cet idéalisme mystique à une mystique révolutionnaire et provocatrice qui « coagule en mysticisme de masse⁴⁷ » et qualifie de manière négative toute sorte de fanatisme religieux associé à un régime politique. Appliqué à une collectivité sociale, le mot « mystique » se pervertit et l'on en vient à parler de « péril mystique » susceptible de s'insinuer dans les démocraties contemporaines⁴⁸.

Nous assistons bien ici à une perversion du terme car si les mystiques affirment vouloir unifier la multiplicité des sujets et réunir la dispersion de la foule anonyme, c'est pour en faire « un peuple nouveau, qui soit tout Dieu par participation, par ressemblance, conformité, identité, unité, uniformité⁴⁹ ». S'établir en Dieu, pour les mystiques, signifie *changer de pays* et par là même faire de la Terre un lieu plus vivable. La mystique relie et ne divise pas, elle vise à la transformation de l'humanité tout entière et non à la suppression de telle ou telle ethnie ou confession ; elle vise à l'identité dans la différence, car la mystique surgit au moment de l'irruption de l'Autre dans la vie quotidienne. Loin d'effacer toute sorte de dualité, l'union à l'Autre aboutit à l'instauration d'une nouvelle dynamique relationnelle. Le théologien Jürgen Moltmann a remarqué que « la *sapientia experimentalis* mystique est toujours à la fois éthique et mystique. C'est une doctrine des vertus en même temps que la recherche d'une expérience nouvelle⁵⁰ ». Albert Schweitzer avait beaucoup insisté sur ce point, précisant que « l'activité éthique est la seule par laquelle nous puissions entrer en relation spirituelle avec l'Esprit⁵¹ ». La mystique n'est peut-être pas appelée à dévoiler le mystère du monde ou à le connaître, mais elle peut donner du sens au monde :

46. PÉGUY Charles, *Notre Jeunesse*, in *Cœuvres en prose complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1992, t. III, p. 20.

47. POULAT Émile, *Critique et Mystique*, op. cit., p. 262.

48. D'après le titre du livre du baron SEILLIÈRE Ernest, *Le péril mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines*, Paris, Renaissance du Livre, 1918. Il est intéressant de remarquer que de nos jours le mot « mystique » revient encore dans le débat politique : le 8 août 2016 dans un discours consacré à « la démocratie contre le terrorisme » le chef de l'État François Hollande déclarait que : « La laïcité n'est pas une mystique, elle n'est pas la religion d'État contre les religions, elle est un ensemble de règles et de droits qui organisent la vie de la République. » Emmanuel Macron a quant à lui employé ce terme durant la campagne présidentielle ; en février 2017, interrogé par le *Journal du Dimanche*, il affirmait que « la politique, c'est mystique », précisant : « J'ai toujours assumé la dimension de verticalité, de transcendance, mais en même temps elle doit s'ancre dans de l'immanence complète, de la matérialité. Je ne crois pas à la transcendance éthérée. Il faut tresser les deux, l'intelligence et la spiritualité. »

49. OLIER J.-J., *L'âme cristal*, éd. M. Mazzocco, Paris, Le Seuil, 2008, p. 72.

50. MOLTSMANN Jürgen, « Théologie de l'expérience mystique », *RHPR*, 1979/1, p. 1.

51. SCHWEITZER Albert, *Les grands penseurs de l'Inde*, Paris, Payot & Rivages, 2004, p. 255. Le titre français de cet ouvrage ne restitue pas le sens de l'original allemand : *Die Weltanschauung der indischen Denker. Mystik und Ethik* (1935), « La conception du monde des penseurs de l'Inde. Mystique et éthique ».

« La mystique éthique ne cherche pas à comprendre pourquoi l'Esprit universel prend connaissance de lui-même dans le pauvre esprit humain. Elle s'en tient humblement à la constatation que le pauvre esprit humain communique par l'éthique avec l'Esprit universel et trouve dans cette communion richesse, joie et paix. Dans la mystique éthique, l'homme possède, comme des biens inaliénables, la plus grande spiritualité et le plus profond idéalisme⁵². »

Dans cette perspective, « mystique » n'est pas un adjectif qui colore de manière arbitraire, voire parfois dangereuse, un autre terme; il est le substantif qui, s'abreuvant à la source de l'éthique, se régénère et se transforme dans une « mystique éthique ».

◆ CONCLUSION

Dans ce bouillonnement lexical, souvent source de confusion et de malentendus, faudrait-il alors tout simplement renoncer à employer le mot « mystique » ? Proposer un mode d'emploi de ce terme s'avère certes difficile, d'autant plus que l'objet même de la mystique est en transit⁵³ puisqu'il se réfère à des individus (de lieux, d'origines et d'époques différents) qui ne prétendent jamais mettre la main, en « maîtres et possesseurs », sur ce qu'ils reçoivent et ce qui s'ouvre à eux. Néanmoins on n'insistera jamais assez sur l'importance d'épurer le langage et de protéger le mot « mystique » contre les dangers d'un emploi large qui est à l'origine d'une tendance à en banaliser ou extrémiser le sens profond. Il serait donc souhaitable de le circonscrire sans pour autant le limiter. La mystique échappe d'ailleurs à toute tentative de définition. Pour évoquer Michel de Certeau, « comme le sphinx de jadis, la mystique reste le rendez-vous d'une énigme. On la situe sans la classer⁵⁴ ». Définir ce mot de manière exhaustive signifierait l'immobiliser, confinant la mystique dans une catégorie à part; en revanche on peut en explorer les confins mystérieux, sans oublier pour autant, comme le rappelait Joë Bousquet dans son journal *Mystique*, qu'« il faut que le sens de la parole soit plus près du cœur que la parole même⁵⁵ ». Bien qu'il revendique son indépendance sacrée, ce mot n'est pas muet, il communique quelque chose et interpelle les différentes disciplines (théologie, philosophie, histoire, littérature, sociologie, psychologie, etc.) en les enrichissant, et à leur tour les divers champs d'études peuvent éclairer le sens du mot « mystique⁵⁶ ». Ces disciplines contribuent toutes à spécifier l'objet

52. *Ibid.*, p. 258-259.

53. CERTEAU Michel de, *La fable mystique*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1987 (1982), p. 411 : « Est mystique celui ou celle qui ne peut s'arrêter de marcher et qui, avec la certitude de ce qui lui manque, sait de chaque lieu et de chaque objet que ce n'est pas ça, qu'on ne peut résider ici ni se contenter de cela. Le désir crée un excès. Il excède, passe et perd les lieux. Il fait aller plus loin, ailleurs. Il n'habite nulle part. Il est habité, dit encore Hadewijch, par *Un noble je ne sais quoi*. »

54. CERTEAU Michel de, « Mystique », in *Encyclopedia Universalis*, vol. 2, Paris, 1971, p. 526 (repris dans *Le lieu de l'autre. Histoire religieuse et mystique*, Paris, Gallimard, 2005, p. 340).

55. BOUSQUET Joë, *Mystique*, Paris, Gallimard, 1973, p. 49.

56. Jacques Le Brun a dit que : « La mystique c'est ce qui tombe, ce qui se glisse en dehors de ces disciplines. On pourrait peut-être ajouter [...] qu'est mystique ce qui dévoile de la négativité dans tous les discours » (« La mystique, ce qui reste des disciplines du savoir, négativité et phénomène historique », in Dominique DE COURCELLES [dir.], *Les enjeux philosophiques de la mystique*, Grenoble, J. Millon, 2007, p. 237-238).

de la mystique sans peut-être en percevoir le mystère. Cependant seule une approche *interdisciplinaire*, constructive, dans un esprit de (ré)conciliation, pourra garantir l'intégrité de l'objet « mystique » contre toute forme de déconstruction et tentative de le découper en un assemblage de parties, comme un objet de laboratoire qu'il faut disséquer. Sinon ce terme sera de plus en plus déformé, perverti ou caricaturé, jusqu'à s'effacer ne laissant que le blanc d'un silence stérile.

Pour conclure cette petite exploration lexicale – et spirituelle – au cœur du mot « mystique », on peut citer Etty Hillesum qui le 19 juin 1942 (dix-sept mois plus tard elle décédera à Auschwitz) écrivait dans son journal :

« Parfois j'ai peur d'appeler les choses par leur nom. Peut-être parce que, alors, il n'en reste plus rien ? Les choses doivent pouvoir supporter d'être appelées par leur nom. Dans le cas contraire, elles n'ont pas droit à l'existence. On essaie de sauver beaucoup de choses de la vie par une sorte de mysticisme vague. Or le mysticisme doit reposer sur une sincérité d'une pureté cristalline. Il faut d'abord avoir mis à jour l'ultime réalité des choses⁵⁷. »

57. *Les écrits d'Etty Hillesum*, Paris, Le Seuil, 2008, p. 596.